

Prisonniers de la tradition

Autor(en): **Duda, Regine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique**

Band (Jahr): **21 (2009)**

Heft 83

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-971036>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Prisonniers de la tradition

Dans les pays émergents et en développement, les paysans s'empoisonnent souvent en répandant des pesticides parce qu'ils ne se protègent pas assez. Un comportement dans lequel les habitudes sociales jouent un rôle important.

PAR REGINE DUDA

Les pesticides permettent d'assurer les récoltes en luttant contre les ravageurs et les maladies. De fait, dans de nombreuses régions du monde, ils font partie du quotidien des agriculteurs. Mais leur utilisation s'accompagne aussi d'un certain nombre de risques. Selon l'Organisation mondiale de la santé (OMS), ces dangers sont avant tout environnementaux dans les pays industrialisés – pollution des eaux et recul de la biodiversité notamment. Dans les pays en développement, c'est la santé de ceux qui les utilisent qui est menacée. En 1990, l'OMS a répertorié trois millions de cas d'intoxication aiguë par pesticides dans le monde, dont 220 000 ont entraîné la mort. Comment cela est-il possible ? Professeure boursière du FNS à l'Université de Zurich, Claudia Binder s'est penchée sur cette question avec son équipe à Zurich et à Boyaca en Colombie. A La Hoya, une région des Andes colombiennes où l'on cultive la pomme de terre de manière intensive, les chercheurs ont analysé les raisons du comportement adopté par les paysans.

« Nous avons besoin des pesticides pour éviter les ravageurs. Les répandre prend du temps, mais

on réduit ainsi le risque de perdre de l'argent », affirme Pedro Garcia*, 38 ans, qui cultive la pomme de terre sur sa parcelle à La Hoya. Occupé ce jour-là à l'épandage, il porte comme d'habitude un masque et des gants, en plus de ses vêtements normaux. Comparé à ses collègues de la région, il se protège plutôt bien. Les sondages menés par le groupe de recherche helvético-colombien ont montré qu'à peine deux tiers des cultivateurs de pommes de terre à La Hoya se protègent d'une manière ou d'une autre quand ils épandent des pesticides. Seul un tiers d'entre eux utilise régulièrement un masque et/ou des gants et seul un paysan sur dix porte un équipement (pantalons et veste imperméables, lunettes protectrices) susceptible d'assurer une protection complète lorsqu'il traite ses cultures.

Banalisation des conséquences

« Nos mesures et nos modélisations ont montré que les paysans sont confrontés de ce fait à plus du double de la dose journalière acceptable définie par l'OMS », fait valoir Claudia Binder. Ce qui n'est pas sans conséquence à La Hoya. Deux tiers des agriculteurs sondés ont déclaré aux chercheurs avoir déjà eu des problèmes de santé comme des maux

de tête, des nausées, des difficultés à respirer ou un sentiment de fatigue après avoir traité leurs plantations. Toutefois, les paysans de La Hoya ne prennent ces troubles au sérieux que lorsqu'ils les obligent à se rendre chez le médecin, à acheter des médicaments ou à interrompre leur travail durant quelques jours. Ils sont nombreux à considérer que ces problèmes font partie de leur travail, à l'instar de Kennedy Quiroga*, un journalier agricole de 36 ans qui donne notamment des coups de main lorsqu'il s'agit d'épandre pesticides et engrais. «Après chaque utilisation, j'ai de violents maux de tête et des nausées, dit-il. Mais qu'est-ce que je peux y faire? Il faut bien nourrir ma famille et je ne peux pas choisir mon travail. Il faut faire avec.»

«Pas un vrai cultivateur de patates»

«Nos sondages ont clairement montré que si les paysans ne se protègent pas, ce n'est pas parce qu'ils manquent d'informations», relève la chercheuse zurichoise. Il semblerait que certaines habitudes sociales jouent un rôle décisif. Dans le cadre des entretiens qu'ils ont menés, les scientifiques ont en effet découvert que, pour un agriculteur, la décision de porter un équipement protecteur dépend fortement du comportement qu'il peut observer chez les autres paysans. Marien Lozano*, 32 ans et épouse de cultivateur de pommes de terre, formule en ces termes les attentes sociales: «On ne voit quasiment personne qui se protège, même si ce serait mieux, évidemment. Sans masque, tout part dans la bouche et le nez. Mais ne pas se protéger, c'est une tradition!»

Cette tradition coïncide avec une certaine vision du rôle de paysan et de chef de famille qui exclut de se protéger personnellement. Pedro Valencia*, 48 ans, cultivateur fortuné de pommes de terre et père de cinq enfants, résume le problème: «Un paysan qui se déguise pour épandre des pesticides n'est pas un vrai cultivateur de pommes de terre.»

Les leçons de l'expérience

Les paysans de La Hoya sont donc pour ainsi dire prisonniers de leurs propres traditions. «Pour les amener à s'en distancier, il faut davantage qu'une offre standard de formation et d'information, estime Claudia Binder. Nos enquêtes montrent que leurs modèles ou leurs schémas de pensée sont très différents de ceux des experts locaux qui les conseillent.» D'où la nécessité d'adopter la manière de voir les choses de ces agriculteurs pour développer des programmes d'intervention adéquats. Mais les discus-

sions ne suffisent pas à modifier leurs habitudes. Pour eux, l'apprentissage passe avant tout par l'action, comme l'illustrent les explications de Pedro Garcia*: «L'utilisation des pesticides a changé et la tradition aussi. Un nouveau comportement a été intégré et s'impose avec le temps. La jeune génération montre aux parents comment fonctionnent les nouvelles techniques et elle les convainc par ses actes.»

Sur la base de leurs résultats, Claudia Binder et son équipe ont développé un modèle qui leur permet d'évaluer les mesures politiques ou les programmes d'intervention. Celui-ci prend en considération toute une série d'influences, comme le mode de pensée des paysans, leur manière d'épandre les pesticides ou la dissémination de ces produits dans l'environnement. Grâce à ce modèle, les chercheurs aimeraient permettre aux organisations locales de trouver des mesures adéquates pour aider les agriculteurs à mieux protéger leur santé. ■

* Noms d'emprunt

Dépôts de pesticides.

Des bandes de papier sur les vêtements des paysans permettent de montrer à quelle quantité de poison ils sont exposés.

Photo: Glenda Garcia-Santos

Des maux de tête après l'épandage sont considérés comme normaux.

